

*Organe de la Société
des études staëliennes*

www.stael.org

Publié avec le concours
du Centre national des Lettres

COMITÉ DE RÉDACTION

Responsables : Gérard GENGEMBRE, Jean-Pierre PERCHELLET.
Membres : Paul DELBOUILLE, Thomas JACQUEAU, † Norman
KING, Lucia OMACINI, François ROSSET, Martine
de ROUGEMONT.

Ce numéro a été préparé
par
Catriona Seth

Pour les articles, s'adresser à Jean-Pierre Perchellet, 7, rue Geiler, F-67000
STRASBOURG (cahiers@stael.org).

Pour les comptes rendus, adresser un exemplaire de l'ouvrage à Florence
Lotterie, 10, rue Steinlen, F-75018 PARIS (secretaire@stael.org).

Abonnements et ventes au numéro : Éditions Honoré Champion, 3, rue
Corneille, F-75006 PARIS.

Diffusion hors France : Éditions Slatkine, 5, rue des Chaudronniers, CH-1211
GENÈVE 3, Suisse.

Prix du numéro à la publication : 15 €

CAHIERS STAËLIENS

Madame de Staël et le Groupe de Coppet

NOUVELLE SÉRIE

N° 56 — 2005

Delphine, roman dangereux ?

PARIS
SOCIÉTÉ DES ÉTUDES STAËLIENNES

Diffusion : Éditions Honoré Champion, Paris – Éditions Slatkine, Genève

ROMANESQUE ET MÉLANCOLIE :
L'IMMINENCE DU ROMANTISME
DANS *DELPHINE*

TOUT TEXTE DE GERMAINE DE STAËL peut être lu comme un traité de poétique de son auteur : cette affirmation peut sans doute être entendue comme l'application particulière d'une vérité générale. Elle se veut cependant le constat que suscite directement la lecture de *Delphine*, de *Corinne*, de *De la littérature*, de *De l'Allemagne*, etc., constat qui prend en compte la forte densité théorique et réflexive que porte constamment l'écriture de l'auteur de ces ouvrages. Le repérage des emplois de l'adjectif « romanesque », dans le cadre d'un roman, permet ainsi d'identifier un de ces fils rouges du traité de poétique *sui generis* : même si la désignation est fugace et faite sans longs commentaires, sa présence est forcément lisible comme le symptôme d'un point de vue métacritique sur le genre pratiqué, évaluant si le roman en cours est conforme ou non à l'idée que l'on se fait du roman. Dans *Delphine*, le terme apparaît dix fois¹ et ces occurrences permettent de vérifier, par sondages ponctuels, ce qu'une réflexion plus abstraite, appuyée sur les écrits théoriques de Staël, permet d'approcher aussi : la parenté secrète qui lie, dans les principes de la littérature staëlienne, romanesque et mélancolie².

Dans l'une et l'autre notion, on retrouve le même signal d'un manque : se dit un sentiment d'incomplétude éprouvé dans la situation présente, dans le monde réel, et le désir de le combler par la convocation d'une situation rêvée, d'un monde idéal. « Sans cesse la main de fer de la destinée repousse l'homme dans l'incomplet », lit-on dans *De l'influence des passions*, et « il semble que le bonheur est possible par la nature même des choses, qu'avec telle

1. Il est moins aisé de tenir un compte pertinent des occurrences de « roman », le terme pouvant, comme les exemples donnés dans la suite le montreront, être pris dans un sens idéal (« héros de roman ») mais aussi dans un sens concret (« lire un roman »).

2. *Delphine* présente dix-sept occurrences de « mélancolie » et quatre de « mélancolique ».

réunion de ce qui est éparé dans le monde, on aurait la perfection désirée³ ». L'esprit romanesque participe de ce « il semble » : il croit possible de parvenir à cette heureuse réunion, il mesure mal l'écart entre le réel et la perfection désirée et a l'illusion de pouvoir les confondre. L'esprit mélancolique, lui, a pris la mesure amère de cet écart et ignore l'illusion : il renonce à combler l'écart entre le monde réel et le monde idéal mais ne s'y résigne pas. Tel est, schématiquement posé, ce que peut suggérer une première mise en rapport des deux notions. Pour aller plus loin, il faut reprendre les grandes lignes du discours staëlien (tenu dans les essais et dans les romans) sur chacune d'elles⁴.

De la mélancolie dans le discours staëlien

Le discours sur la mélancolie est le plus abondant, particulièrement dans *De la littérature*, où la mélancolie est posée comme un élément décisif pour penser le clivage entre le Nord et le Midi. Rappelons des phrases bien connues des lecteurs familiers de l'auteur :

La mélancolie des peuples du nord est celle qu'inspirent les souffrances de l'âme, le vide que la sensibilité fait trouver dans l'existence, et la rêverie, qui promène sans cesse la pensée, de la fatigue de la vie à l'inconnu de la mort⁵.

Liée à un approfondissement de l'expérience humaine, cette mélancolie est valorisée pour produire une littérature « d'accord avec la philosophie » :

La tristesse fait pénétrer bien plus avant dans le caractère et la destinée de l'homme, que toute autre disposition de l'âme⁶.

En cela, parce que pour Staël la valeur littéraire doit être aussi une valeur philosophique, morale, cette littérature mélancolique mérite le suffrage : elle fait la préférence de l'auteur pour la littérature du nord⁷, elle est « la véritable inspiration du talent⁸ ».

Ajoutons que la mélancolie ne s'oppose pas à l'enthousiasme mais lui tient de près comme sentiment philosophique apparenté :

Ce que l'homme a fait de plus grand, il le doit au sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée. Les esprits médiocres sont, en général, assez satisfaits

3. M^{me} de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Paris, Rivages poche, « Petite Bibliothèque », 2000, p. 189.

4. Pour une synthèse très complète sur l'idée de mélancolie comme principe de la littérature selon M^{me} de Staël, voir l'article de J.-M. Roulin, « "L'âge de la mélancolie", un débat littéraire au seuil de la modernité », *Société Chateaubriand*, Bulletin n° 43, La Vallée-aux-loups, 2001, p. 14-23.

5. M^{me} de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, A. Blaesckhe éd., Paris, Classiques Garnier, 1998, p. 176. Ou bien : *De la littérature*, G. Gengembre et J. Goldzink éd., Paris, GF-Flammarion, 1991, p. 203.

6. *Ibid.*, Blaesckhe p. 178 ou Gengembre & Goldzink p. 205.

7. *Ibid.*, Blaesckhe p. 179 ou Gengembre & Goldzink p. 205.

8. *Ibid.*, Blaesckhe p. 357 ou Gengembre & Goldzink p. 361.

de la vie commune [...]; mais le sublime de l'esprit, des sentiments et des actions doit son essor au besoin d'échapper aux bornes qui circonscrivent l'imagination⁹.

La mélancolie est ainsi, en outre, un sentiment héroïque car elle sort des catégories communes ceux qui sont capables de s'élever à elle : c'est la disposition des « âmes à la fois exaltées et mélancoliques », de celles qui sont « fatiguées de tout ce qui se mesure, de tout ce qui est passer, d'un terme enfin, à quelque distance qu'on le place¹⁰ ».

Les hommes de lettres, en Allemagne, sont exemplaires à ce titre : « leur vie méditative leur inspire une sorte d'enthousiasme pour le beau, d'indignation contre les abus de l'ordre social¹¹ ». Mélancoliques, car perpétuellement attentifs à l'écart entre le réel et l'idéal, ils sont volontiers philosophes.

Du romanesque dans le discours staëlien

Les femmes allemandes, elles, sont volontiers romanesques... Parce que la femme, davantage que l'homme, croit tenir une réponse au « sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée » : elle croit en l'amour et lit des romans pour se confirmer dans cette intuition. En Allemagne, tout le monde a lu *Werther*, les femmes en particulier :

Werther avait tellement mis en vogue les sentiments exaltés que presque personne n'eût osé se montrer sec et froid, quand même on aurait eu ce caractère naturellement. De là cet *enthousiasme obligé* pour la lune, les forêts, la campagne et la solitude [...]. Néanmoins, comme il faut qu'il y ait en tout pays des ridicules, peut-être vaut-il mieux qu'ils consistent dans l'exagération un peu naïve de ce qui est bon, que dans l'élégante prétention à ce qui est mal¹².

Ainsi les personnes médiocres se font « sentimentales » en Allemagne : on est romanesque dans ce pays comme on est satirique (ou au mieux moraliste) en France, c'est un pli du caractère national. L'esprit romanesque, de ce point de vue, peut être suspecté d'être le ridicule de l'esprit mélancolique, son imitation snob, sa caricature. Mais enfin c'est là le pire des cas : l'auteur de romans qu'est Germaine de Staël se garde bien de miner le romanesque (sans compter que, on le sait, pointer les ridicules n'a pas sa prédilection, loin s'en faut). Ainsi, lorsqu'elle évoque les romans allemands :

La foule des romans d'amour publiés en Allemagne a fait tourner un peu en plaisanterie les clairs de lune, les harpes qui retentissent le soir dans la vallée, enfin tous les moyens connus de bercer doucement l'âme ; mais néanmoins il y a dans nous une disposition naturelle qui se plaît à ces faciles lectures, c'est au génie à s'emparer de cette disposition qu'on voudrait en vain combattre¹³.

9. *Ibid.*, Blaesckhe p. 182 ou Gengembre & Goldzink p. 208.

10. *Loc. cit.*

11. *Ibid.*, Blaesckhe p. 239 ou Gengembre & Goldzink p. 258.

12. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, p. p. Simone Balayé, Paris, GF-Flammarion, 1968, 2 vol., vol. II, p. 213.

13. *Ibid.*, vol. II, p. 41.

Ainsi fait Germaine de Staël quand elle se met au roman, à *Delphine*, c'est-à-dire au moment où, pour reprendre l'expression qu'elle emploie dans une lettre privée, elle décide de « populariser [sa] réputation auprès des femmes¹⁴ ». L'enjeu est pour elle d'élever les dispositions romanesques de chacun (homme et femme, en vérité) vers la qualité d'un sentiment mélancolique. Le roman est capable de cela. Ce n'est pas tour de passe-passe accompli par une femme habile, mais véritable compréhension de ce qui est au principe de l'écriture romanesque : sa secrète mélancolie.

Regardons encore deux citations de la théoricienne avant d'approcher plus précisément *Delphine* : « le roman fait pour ainsi dire la transition entre la vie réelle et la vie imaginaire » écrit-elle dans *De l'Allemagne*¹⁵. Une douzaine d'années auparavant, elle avait, dans *De la littérature*, désigné l'« imagination du nord », sœur de la mélancolie, comme celle qui convient à « l'âme fatiguée de sa destinée » : c'est une imagination qui « porte [...] vers un autre monde », qui permet aux hommes de se projeter « au-delà de cette terre dont ils habitaient les confins ; elle s'élance à travers les nuages qui bordent leur horizon, et semblent représenter l'obscur passage de la vie à l'éternité¹⁶ ». On est tenté de voir germer, dans le temps qui sépare ces deux citations, temps où l'auteur a écrit deux romans, l'idée que le roman peut être cette sorte de nuage qui borde l'horizon, qui appartient encore à ce monde mais sert de passage pour porter les rêves vers un ailleurs et une vie meilleure.

Romanesque et mélancolie dans Delphine

Peut-on lire *Delphine* à partir de ces réflexions ? Ce roman est-il un de ces nuages inquiétants et prometteurs à la fois, dont on ne sait s'il bouche l'horizon ou plutôt le préserve comme l'espace des grands désirs ? Dans ce roman, le plus souvent, on parle de sentiments romanesques comme s'ils étaient mélancoliques, ou occasions prochaines de la mélancolie.

Il y a certes, si l'on observe les occurrences du mot, un ou deux exemples non probants : celui de Thérèse d'Ervin en particulier, qui ne s'est formée qu'à la lecture des romans et des vies de saints¹⁷ et qui n'a pas la capacité de trouver en elle de quoi aller jusqu'à la mélancolie : son sentiment de l'infini en reste à l'état de « dévo-

tion, tout à la fois exaltée et romanesque¹⁸ ». L'expression se veut ici redondante, le sentiment romanesque étant l'application sentimentale de l'exaltation. Celle-ci, comme notion, n'est pas habituellement prise en mauvaise part par Germaine de Staël, même si le terme dit beaucoup moins, sous sa plume, qu'« enthousiasme ». On se souvient du dialogue qu'elle dit vouloir mener, dans *De la littérature*, avec les « âmes à la fois exaltées et mélancoliques¹⁹ ». Mais Thérèse, exaltée sans mélancolie, a l'âme qui tourne à vide... et ne peut que se rabattre sur la dévotion. Sa vie est comme un mauvais roman : elle est passionnée, certes, mais dépourvue de la « passion réfléchissante » qui fait les vraies héroïnes selon le vœu de l'auteur²⁰.

Hors ce cas — qui est presque donné pour celui d'une forcée — la connaissance des romans dispose à une sensibilité qui est un approfondissement moral, qui est mélancolie. C'est ainsi que l'entend madame d'Arténas quand elle s'inquiète de voir Delphine se retirer à la campagne et négliger d'honorer sa place dans le monde : elle réproche « l'exaltation romanesque qui ne convient qu'à la vie solitaire²¹ ». Cette vie solitaire est celle de Louise, personnage dont le rôle est d'exemplifier douloureusement ce qu'il en coûte d'avoir mesuré l'écart de la réalité à l'idéal : « j'ai été romanesque, comme si je vous ressemblais, ma chère Delphine, mais j'ai néanmoins trop de fierté pour ne pas cacher à tous les regards le malheureux contraste de ma destinée et de mon caractère²² ».

Delphine, dans le discours des autres, est plusieurs fois dite « romanesque » : mais c'est par un emploi trivial de l'adjectif dont usent, comme synonyme d'« exaltée », des personnages plus ou moins disqualifiés moralement : Léonce (personnage qui déchoit progressivement dans le roman, avant que l'épilogue ne cherche à le rehausser) à propos des opinions politiques de Delphine (« vous aimez la liberté par un sentiment généreux, romanesque même pour ainsi dire²³ ») et surtout de madame de Vernon, qui évoque « la tournure romanesque » de l'esprit de celle qui est dominée par ses qualités « comme on l'est par des passions²⁴ ». De manière plus frappante encore, la trouble amie de Delphine constate que celle-ci a reçu une « éducation, à la fois, toute philosophique et

14. Cité par B. Didier dans son édition de *Delphine*, Paris, Garnier-Flammarion, 2000, 2 vol, vol. I, p. 8 : « Lettre du 27 avril 1800 à C. G. Brinkman », dans M^{me} de Staël, *Correspondance générale*, B. Jasinski éd., Paris, J.-J. Pauvert puis Hachette, 1960, 6 vol., vol. IV, p. 268.

15. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, op. cit., vol. II, p. 41.

16. M^{me} de Staël, *De la littérature*..., op. cit., Blaesckhe p. 178-179 ou Gengembre & Goldzink p. 205.

17. M^{me} de Staël, *Delphine*, p. 55.

18. *Ibid.*, p. 390.

19. Voir plus haut note 10.

20. M^{me} de Staël, *De la littérature*..., op. cit., Blaesckhe p. 241 ou Gengembre & Goldzink p. 259.

21. M^{me} de Staël, *Delphine*, op. cit., p. 247.

22. *Ibid.*, p. 41.

23. *Ibid.*, p. 360.

24. *Ibid.*, p. 260.

toute romanesque²⁵ ». L'énoncé pourrait laisser croire qu'il s'agit là de deux polarités adverses tiraillant l'esprit du personnage de manière conflictuelle : en fait, les deux ferments vont dans le même sens, celui de l'idéal.

Delphine s'applique à elle-même le terme et croit que cette « tournure » de son esprit, pour parler comme madame de Vernon, peut lui être une sauvegarde. Comparant sa situation à celle de Thérèse qui n'écoute rien d'autre que sa passion pour monsieur de Serbellane, elle écrit à Louise, peu avant la rencontre avec Léonce :

Que je bénis le ciel des principes de morale que vous m'avez inspirés et peut-être même aussi des sentiments qu'on pourrait appeler romanesques, mais qui, donnant une haute idée de soi-même et de l'amour, préservent des séductions du monde comme trop au-dessous des chimères que l'on aurait pu redouter²⁶ !

Dans cet exemple qui vient tôt dans le roman, on lit un bel effort de négation du réel et qui annonce l'échec de l'héroïne : très rapidement viendra le moment où elle trouvera, dans le monde, de quoi incarner ses chimères...

La relation entre Delphine et Léonce prend en effet naissance sous le signe du romanesque : à deux occasions les romans sont nommés comme les modèles qui informent leurs sentiments. Ainsi, peu après leur rencontre, quand ils se découvrent des lectures communes : « nous parlâmes des romans, nous parcourûmes successivement le petit nombre de ceux qui ont pénétré jusqu'aux plus secrètes douleurs des caractères sensibles²⁷ ». La lecture des romans, ainsi, n'est pas vraiment révélation de l'amour, comme il l'est dans le modèle du livre-Galéhaut fixé par Dante : elle est plutôt révélation de l'amour et de ses empêchements tout à la fois. Elle n'est pas fuite hors du monde tel qu'il est : elle est approfondissement de la connaissance de ce monde où, de manière aberrante, les cœurs sensibles sont logés comme les autres. À ce titre, la lecture des romans est expérience de la mélancolie. L'auteur de *De l'Allemagne* le redira :

Les romans, même les plus purs, font du mal ; ils nous ont trop appris ce qu'il y a de plus secret dans les sentiments. On ne peut plus rien éprouver sans se souvenir presque de l'avoir lu, et tous les voiles du cœur ont été déchirés²⁸.

En fait les romans, qui sont romans d'amour, ne font que travailler un lien très fort entre amour et mélancolie, ils révèlent que les deux sont les aspects d'une même expérience de vivre : la connaissance de l'idéal et l'incapacité à le fixer dans le monde tel qu'il est.

Il est un passage de *Delphine* plus remarquable encore pour la manière dont il place la relation des héros sous l'empire du romanesque. Avant même leur rencontre, avant ce moment où, blessé, Léonce apparaît à Delphine comme « la plus touchante image de la mélancolie²⁹ », il est annoncé sous l'aspect d'un héros de roman. Cela se produit alors qu'il est réputé mourant et même perdu (après qu'il a été poignardé sur le chemin de sa venue en France). Delphine, qui ne l'a encore jamais vu mais a reçu sur lui de nombreux témoignages, écrit :

Oui, s'il meurt je lui vouerai un culte dans mon cœur ; je croirai l'avoir aimé, l'avoir perdu, et je serai fidèle au souvenir que je garderai de lui ; ce sera un sentiment doux, l'objet d'une mélancolie sans amertume. Je demanderai son portrait à monsieur Barton, et toujours je conserverai cette image comme celle d'un héros de roman dont le modèle n'existe plus³⁰.

Cette confidence est celle où s'exprime le mieux la disposition romanesque de Delphine, telle que plusieurs fois dite par les autres et par elle-même, et celle qui dit le mieux en quoi elle consiste. C'est un sentiment qui s'éveille avec une perte, avec la certitude d'une perte : en particulier parce qu'il fixe dans le passé les moments de mise en forme de l'idéal et s'y réfère comme à un modèle. Il y a ainsi un modèle de héros de roman dont la formule a été trouvée dans des romans anciens, de même que ceux-ci ont donné des modèles d'héroïnes ou de situations. Et les êtres romanesques sont ceux qui connaissent ces modèles, sont habités par eux et prétendent les incarner dans le monde présent.

Romantisme, romanesque et mélancolie

L'écriture du roman, pour Germaine de Staël, trouve pour enjeu de tirer le meilleur du romanesque, tel qu'il se constitue dans le legs des modèles antérieurs, et de le hisser vers la valeur du mélancolique, du philosophique. La notion de romanesque, ainsi travaillée, aboutit dans le voisinage de celle de « romantisme », telle que formulée, *stricto sensu*, dans *De l'Allemagne* : une inspiration littéraire qui s'inscrit dans la filiation du chant des troubadours, poésie « qui est née de la chevalerie et du christianisme³¹ ». Or la chevalerie, dit l'auteur, c'est « pour les modernes ce que les temps héroïques étaient pour les anciens ; tous les nobles souvenirs des nations européennes s'y rattachent³² ». Cette chevalerie est posée comme un mythe : elle est constituée comme l'idéal advenu dans l'histoire et perdurant après coup en tant que modèle romanesque. On rejoint sur ce point la réflexion récemment me-

25. *Ibid.*, p. 51.

26. *Ibid.*, p. 48-49.

27. *Ibid.*, p. 89.

28. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, op. cit., vol. II, p. 42.

29. M^{me} de Staël, *Delphine*, op. cit., p. 80.

30. *Ibid.*, p. 67-68.

31. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, op. cit., vol. I, p. 211.

32. *Ibid.*, vol. I, p. 69.

née par Thomas Pavel dans *La Pensée du roman*³³, à propos de la rémanence des modèles romanesques antérieurs qui perdurent comme autant de strates habitant perpétuellement le devenir du roman. On peut nommer esprit romanesque la capacité de garder mémoire des strates antérieures et de les reconnaître dans leurs actualisations, ainsi que le goût de les cultiver avec déférence. Et on voit que cet esprit est alors bien proche de l'esprit romantique, celui qui, au dire de Germaine de Staël, cultive la mémoire de la strate cheveleresque (strate essentielle, selon Pavel, car originaire, avec celle du roman grec).

Dans la persistante illumination de ce qui n'est plus, l'esprit romantique et l'esprit romanesque découvrent leur grande parenté : ils sont convocation des mêmes rêves. *De l'Allemagne* le formule une fois avec précision :

L'honneur et l'amour, la bravoure et la pitié sont les sentiments qui signalent le christianisme chevaleresque ; et ces dispositions de l'âme ne peuvent se faire voir que par les dangers, les exploits, les amours, les malheurs, l'intérêt romantique enfin, qui varie sans cesse les tableaux³⁴.

Pour reprendre d'un mot ces différents aspects (dangers, exploits, amours, malheurs), on attendrait « romanesque » plutôt que « romantique ». On pourrait dire que la synonymie des deux termes fait le sens premier de « romantique » (comme en atteste le *Littre*, qui répertorie ce sens en citant deux exemples chez Marmontel³⁵). Mais Germaine de Staël l'emploie dans un contexte où ce mot devient sien, précisé thématiquement par la mélancolie du Nord.

La notion de romantisme, ainsi, ne vient pas seulement, comme on le dit parfois, sous la plume d'une théoricienne qui est allée la chercher en Allemagne. Il est tout aussi important de signaler, sinon plus, que cette notion vient sous la plume d'une romancière. Romanesque et mélancolie, en effet, finissent par se confondre et cette jonction, qui a nom romantisme, c'est le moment staëlien de la littérature qui l'opère.

« Le bonheur, tel que l'homme le conçoit, c'est ce qui est impossible en tout genre » disait la jeune auteure au temps de *De l'influence des passions*³⁶. On pourrait compléter en ajoutant que la confirmation et la consolation de cette expérience, c'est le roman qui la donne. Toute une veine du XIX^e siècle romanesque, qui sera

exploration imagée et mise en scène de la mélancolie, spéculation fictionnelle à partir d'elle, l'entendra ainsi. Par exemple, quand Sainte-Beuve, grand lecteur de Staël, en donnera cet écho : « le roman n'est jamais le jour que l'on vit : c'est le lendemain dans la grande jeunesse ; plus tard c'est déjà la veille et le passé³⁷ ». L'auteur de *Delphine* et de *Corinne* a d'emblée montré l'exemple en construisant ses deux romans autour de ce qui apparaît comme un mirage — ou comme le saint Graal de l'existence, pour reprendre un vocabulaire chevaleresque —, à savoir « l'amour dans le mariage » : cette formule, dont on sait que *De l'Allemagne* lui réservera un chapitre, revient dans *Delphine*, de manière obsédante³⁸. À raison, car cette question est bien celle qui touche à une sorte de métaphysique du roman : la convocation impérieuse de l'idéal, sa traque et l'épuisement à le suivre.

33. Th. Pavel, *La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, « NRF essais », 2003.

34. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, op. cit., vol. 1, p. 213.

35. « Il y avait dans sa beauté je ne sais quoi de romantique et de fabuleux qu'on n'avait vu jusque-là qu'en idée », Marmontel, Mém. iv. ; « L'âme ardente et l'imagination romantique de M^{lle} l'Épinasse lui firent concevoir le projet de sortir de l'étroite médiocrité où elle craignait de vieillir », Id. ib. vii.

36. M^{me} de Staël, *De l'influence des passions*..., op. cit., p. 31.

37. Ch.-A. de Sainte-Beuve, « Madame de Pontivy », *Portraits de femme*, Paris, Gallimard, « Folio », 1998, p. 594. Cette nouvelle de Sainte-Beuve peut elle-même être dite « romanesque » dans la mesure où elle fait rejouer un monde qui n'est plus (la cour de France des années 1720) selon un code littérairement caduc en 1839 : celui des dames romancières contemporaines de Staël (Genlis ou Souza). Voir notre article : « Sainte-Beuve en ses nouvelles ("Madame de Pontivy", "Christel") », *Les Oubliés du romantisme*, textes réunis par L. Bonenfant, M.-A. Beaudet et I. Daunais, Québec, Éditions Nota Bene, « Convergences », 2004, p. 97-115.

38. Il est juste de parler de saint Graal, pour l'amour dans le mariage, car c'est « la plus délicieuse coupe de la vie », M^{me} de Staël, *Delphine*, op. cit., p. 697.